



**HAL**  
open science

# Quand le français gouvernait la Russie : l'éducation de la noblesse russe, 1750-1880. Introduction

Vladislav Rjeoutski

## ► To cite this version:

Vladislav Rjeoutski. Quand le français gouvernait la Russie : l'éducation de la noblesse russe, 1750-1880. Introduction. Vladislav Rjeoutski. Quand le français gouvernait la Russie : l'éducation de la noblesse russe, 1750-1880, L'Harmattan, pp.9-29, 2016, Éducatons et sociétés, 9782343085401. hal-04173688

**HAL Id: hal-04173688**

**<https://hal.science/hal-04173688>**

Submitted on 31 Jul 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

## INTRODUCTION

VI. Rjeoutski – DHI Moskau

### ÉDUCATION PUBLIQUE VERSUS ÉDUCATION PRIVÉE

« In Russia, it was the emperor and the emperor alone who initiated serious educational activity », « The history of the Russian education then is in the first instance the history of a state monopoly »<sup>1</sup>. Cette vision étatiste de l'éducation dans la Russie du XVIII<sup>e</sup> siècle, initialement formulée par l'historiographie du XIX<sup>e</sup> siècle, perdure étrangement jusqu'à nos jours<sup>2</sup>. Les raisons de cette attention quasi exclusive des historiens au rôle de l'État en Russie sont multiples. Le mythe fondateur de Pierre le Grand, le tsar-démiurge, a eu un impact profond et durable sur les historiens. Ayant critiqué la vision simpliste des observateurs occidentaux qui considéraient que Pierre le Grand a « créé » la Russie, qu'il l'a « arrachée au néant », les historiens ont paradoxalement hérité de certains de ces clichés. Mais ils ont aussi été fortement influencés par une image de l'éducation privée qui s'est formée dès le XVIII<sup>e</sup> siècle.

À cette époque, l'éducation informelle n'a pas bonne presse. Dans les familles de la noblesse, ce sont surtout des étrangers qui élèvent alors des enfants. Leur rôle est décrié par presque tous ceux qui prennent la peine d'en parler : mémorialistes, écrivains, hommes d'État... L'attitude critique à l'égard de l'éducation privée donnée par des étrangers, tout en s'inspirant d'une polémique européenne, nourrit les tendances nationalistes qui trouvent dans le précepteur étranger une cible toute désignée.

Le gouverneur français devient alors une figure structurante pour l'opinion publique russe<sup>3</sup>. Dans la société russe, son image est alors aux antipodes de l'idéal d'éducateur. Sous Catherine II (1762-1796), on voit en lui un aventurier, une personne d'une moralité douteuse qui n'a pas les qualités nécessaires pour enseigner aux enfants et qui même possède mal sa propre langue ou en ignore la grammaire, il détourne les nobles russes de ses idéaux nationaux et de sa langue maternelle<sup>4</sup>. Les mémoires de cette époque regorgent de portraits acerbes de gouverneurs étrangers.

Dans la presse et dans les œuvres littéraires, le personnage du gouverneur fait l'objet de satires. Il porte souvent un nom qui montre son intention de tromper des employeurs trop crédules : il s'appelle le chevalier Mensonge ou Vralman (ce dernier est allemand, son nom vient de *vral'*, « menteur » en russe)<sup>5</sup>. Il les trompe souvent sur ses talents : ayant été cuisinier ou coiffeur ou encore maître d'hôtel en France, arrivé en Russie, il prétend pouvoir enseigner tout et n'importe quoi<sup>6</sup>. Le nombre de professions exercées par les précepteurs français semble prouver qu'il s'agit d'un charlatan : un personnage d'Alexandre Radichtchev, avant de devenir gouverneur, a été coiffeur en France, matelot dans la marine russe, soldat dans l'armée prussienne – d'où il avait déserté – et domestique chez un marchand russe à Kazan<sup>7</sup>. Nikolai Novikov, franc-maçon, éditeur et journaliste, parle du passé trouble de certains précepteurs : dans l'un de ses articles, il mentionne

---

<sup>1</sup> « En Russie, c'est l'empereur et l'empereur seul qui fut l'initiateur de l'Éducation », « L'histoire de l'éducation russe est donc avant tout celle d'un monopole d'État », J.L. Black, *Citizens for the Fartherland. Education, Educators, and Pedagogical Ideals in Eighteenth Century Russia*, New York, East European Quarterly, Boulder, 1979, p. 3.

<sup>2</sup> Dans son livre consacré à l'éducation en Russie au XVIII<sup>e</sup> siècle (qui est, malgré le titre, davantage un recueil de documents qu'une histoire), sur plus de 1400 pages, Alexei Lioubjine en consacre à peine 60 à l'éducation privée (essentiellement des extraits de sources publiées) : А.И. Любжин, *История русской школы*, t. 1, *Русская школа XVIII столетия* [A.I. Lioubjine, *L'Histoire de l'école russe*, t. 1, *L'école russe au XVIII<sup>e</sup> siècle*], livres 1-2, Moscou, Nikeia, 2014, livre 1, p. 136-203.

<sup>3</sup> Vladislav Rjeoutski, « Le précepteur français en Russie : construction de l'image de l'ennemi (18<sup>e</sup>-19<sup>e</sup> siècles) », *L'ennemi en regard(s): Constructions et recompositions dans les discours historico-littéraires en Europe, du XVIII<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècles*, sous la dir. de Brigitte Krulic, Paris, Peter Lang, 2012, p. 31-38 ; idem, « La construction de l'image de l'ennemi : les autorités russes et la communauté française de Moscou en 1812 », *1812, la campagne de Russie*, sous la dir. de Marie-Pierre Rey & Thierry Lentz, Paris, Perrin, 2012, p. 237-244.

<sup>4</sup> Voir sur cette question И. Кулакова, « Тип француза-губернера XVIII века в русской литературе » [I. Koulakova, « Le type de gouverneur français du XVIII<sup>e</sup> siècle dans la littérature russe »], *Literatūra*, 2006, n° 48(2), p. 7-21, ici p. 7-8.

<sup>5</sup> Respectivement les personnages de Nikolai Novikov et de Denis Fonvizine. Sur la gallophobie dans la comédie russe, voir Derek Offord, « Linguistic Gallophobia in Russian Comedy », *French and Russian in Imperial Russia*, vol. 1, *Language Attitudes and Identity*, sous la dir. de Derek Offord, Lara Riazanova-Clark, Vladislav Rjeoutski et Gesine Argent, Edimbourg, EUP, 2015, p. 79-99.

<sup>6</sup> Le gouverneur dans les *Conversations* [Разговоры] de Novikov ainsi que l'un des personnages secondaires du *Voyage de Saint-Petersbourg à Moscou* [Путешествие из Петербурга в Москву] de Radichtchev sont tous les deux d'anciens coiffeurs. F. Emine dans ses *Les lettres d'Ernest et de Doravra* [Письма Эрнеста и Доравры] mentionne les cochers et les cuisiniers français qui « enseignent aux enfants de nos seigneurs presque toutes les sciences ». Le gouverneur français dans *La Fille du capitaine* [Капитанская дочка] de Pouchkine est coiffeur en France, puis soldat en Prusse et devient en Russie « outchitel » (professeur) « sans comprendre le sens de ce mot ». D'autres exemples encore peuvent être trouvés dans Koulakova, art. cit., p. 9-10.

<sup>7</sup> Koulakova, art. cit., p. 10.

vingt-quatre Français de Bordeaux qui, ayant maille à partir avec la police française, viennent en Russie pour s'y engager comme éducateurs<sup>8</sup>. Cette représentation de l'éducateur français devient un véritable lieu commun en Russie<sup>9</sup>.

Cette opinion négative sur les éducateurs étrangers trouve son écho chez les intéressés eux-mêmes. Les plus talentueux d'entre eux ne veulent pas être confondus avec leurs confrères moralement flétris et intellectuellement stériles et tiennent à souligner leur différence. L'expérience malheureuse du Suisse Fornerod, qui travaille comme gouverneur à Moscou sous Catherine II, nourrira, outre sa russophobie, son mépris pour ses « collègues »<sup>10</sup> (voir ch. 8). Les diplomates français partagent les mêmes vues. Leur réplique va servir de « pièce à conviction » à bon nombre d'historiens qui ont écrit sur l'éducation en Russie. Une citation tirée des écrits du diplomate français de La Messelière a fait le tour de presque tous les travaux touchant de près ou de loin à l'éducation : elle est reproduite à l'infini comme la principale – et souvent la seule – preuve du fait que les éducateurs français étaient des aventuriers. La Messelière affirme qu'à l'arrivée de l'ambassade de France en Russie, en 1757, les diplomates ont été

assaillis par une nuée de Français de toutes couleurs, dont la plupart, après avoir eu des démêlés avec la police de Paris, sont venus infester les régions septentrionales. Nous fûmes étonnés et affligés de trouver chez beaucoup de grands Seigneurs des déserteurs, des banqueroutiers, des libertins, et beaucoup de femmes du même genre, qui, par la prévention que l'on a en faveur des Français, étaient chargés de l'éducation des enfants de la plus grande importance; il faut que cette écume de notre patrie se soit étendue, dit-on, jusqu'à la Chine, j'en ai trouvé partout<sup>11</sup>.

S'il est difficile de contester qu'il y avait un certain nombre de déserteurs français sur les bords de la Neva au moment de la guerre de Sept Ans, on ne peut pas faire l'économie de la critique minimale d'une telle source. Il faut replacer l'avis de La Messelière dans le contexte des idées de cette époque. La pensée mercantiliste, liant la richesse d'un pays à sa démographie, était encore fortement ancrée parmi les diplomates français. Quitter le royaume de France signifiait trahir Sa Majesté Très Chrétienne. Les marchands seuls étaient excusés car, par leur commerce, ils contribuaient à la richesse de leur patrie. Tous les autres étaient classés dans la catégorie des « Français démeritants »<sup>12</sup>.

En 1783, un long article « Sur le sens du mot 'éducation' » est publié anonymement par la princesse Catherine Dachkova, directrice de l'Académie des sciences, dans *L'Interlocuteur* [*Sobessednik*]. Elle y évalue l'éducation que les nobles russes de la génération précédente ont donnée à leurs enfants. Elle écrit : « Nos pères voulaient nous éduquer de quelque manière que ce fût, pourvu que ce ne fût pas à la russe et, qu'en résultat de cette éducation, on ne ressemblât pas aux Russes »<sup>13</sup>. À l'entendre, tous les problèmes viennent de la passion des Russes pour les éducateurs français. Ces maîtres de danse, gouverneurs et gouvernantes, ayant été des va-nu-pieds dans leur pays, le quittent pour échapper à une punition méritée et pour venir dans le Nord se faire éducateurs de la noblesse<sup>14</sup>. Elle parle des « sentiments ignobles » qu'imprime à son élève une « fille française souvent dépravée de basse extraction » chargée de l'éducation

---

<sup>8</sup> Н. Новиков, *Сатирические журналы* [N. Novikov, *Journaux satiriques*], Moscou-Leningrad, 1951, p. 106, cité d'après Koulakova, art. cit., p. 10.

<sup>9</sup> Nikolev écrit dans un de ses poèmes : Пустою шелухой сердца свои питаю, / Имей в наставников французских поваров / Или с галер клеймом означенных воров, / Несчастлива молодость за дорогие платы / Что может приобрести? [Nourrissant leurs cœurs d'idées stériles / Ayant comme professeurs des cuisiniers français / Ou des voleurs marqués au fer sortis des galères, / La jeunesse malheureuse, que peut-elle apprendre d'eux / Payant un grand prix?], *Муза пламенной сатиры: русская стихотворная сатира от Кантемира до Пушкина* [*La muse de la satire enflammée : la satire dans la poésie russe de Kantemir jusqu'à Pouchkine*], Moscou, 1988, p. 128, cité d'après Koulakova, art. cit., p. 10.

<sup>10</sup> Voir A. Банделье, В. Ржеуцкий, « Республиканец Форнерод: швейцарский гувернер против царской пропаганды », [A. Bandelier et V. Rjéoutski, « Le républicain Fornerod : un précepteur hostile à la propagande tsariste »], *Les Précepteurs francophones en Europe, XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, sous la dir. de V. Rjéoutski et A. Tchoudinov, Moscou, IVI RAN, 2011, p. 265-293. Dans plus d'un texte publiés ici (ch. 2, 5, 8), les éducateurs critiquent à leur tour l'éducation publique en indiquant l'impossibilité de personnaliser l'éducation d'un enfant dans une école publique ou en invoquant le caractère abstrait des études dans les établissements publics.

<sup>11</sup> *Voyage à Pétersbourg, ou Nouveaux Mémoires sur la Russie, par M. de la Messelière, précédés du Tableau historique de cet Empire jusqu'en 1802*, par V. D. Musset-Pathay, A Paris, chez la Vve Panckoucke, et chez Gérard, An XI – 1803, p. 124-125.

<sup>12</sup> *Les Français en Russie au siècle des Lumières*, sous la dir. d'Anne Mézin et Vladislav Rjéoutski, Ferney-Voltaire, CIEDS, 2011, t. II, p. 576-578.

<sup>13</sup> Е. Дашкова, « О смысле слова 'воспитание' », in : Е. Дашкова, *О смысле слова 'воспитание'* [E. Dachkova, « Sur le sens du mot 'éducation' », in : E. Dachkova, *Sur le sens du mot 'éducation'*], Saint-Petersbourg, Dmitri Boulanine, 2001, p. 120. Publié pour la première fois dans : *Собеседник* [*L'Interlocuteur*], 1783, partie 2, p. 12-28.

<sup>14</sup> «С улиц парижских шатающиеся или от заслуженного в Отечестве своем наказания укрывающиеся», *ibid.*, p. 121.

d'une jeune fille russe. Elle tient ces éducatrices pour responsables du mépris que beaucoup de jeunes filles nobles éprouvent pour leur patrie ; sans cette éducation, celles-ci auraient mieux appris leur idiome national, auraient été de meilleures femmes, mères et maîtresses de leurs domestiques<sup>15</sup>. Cette attaque se fait à l'heure où le nationalisme russe se construit en opposition à l'influence culturelle de la France et où Dachkova conçoit le projet de l'Académie russe, référence un peu paradoxale au modèle de l'Académie Française.

Dans le premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, les élites russes semblent unanimes sur l'éducation privée. Le poète Alexandre Pouchkine écrit en 1826 que l'éducation à domicile est « des plus insuffisantes et des plus immorales » : l'enfant voit de mauvais exemples, on ne lui donne aucune notion de la justice, des rapports humains ; l'éducation se réduit à l'apprentissage de deux ou trois langues et aux bases de quelques sciences données par un enseignant de fortune. Et Pouchkine de proposer de mettre tout simplement fin à l'enseignement privé<sup>16</sup>. Progressivement, le thème de l'appartenance identitaire est introduit dans le débat : après avoir été éduqués par des étrangers, les jeunes nobles russes n'ont aucun savoir vivre et ne connaissent rien de la Russie ; il leur semble que tout ce qui existe en France est parfait et « le summum de la sagesse sont les règles dictées par les encyclopédistes »<sup>17</sup>.

Les attitudes deviennent particulièrement virulentes au moment de la guerre de 1812 qui s'est caractérisée en Russie par une prise de conscience des racines nationales. Celle-ci ne s'affirme pas uniquement en faveur de la Russie, de l'orthodoxie, etc., mais également contre les ennemis de la Russie, au nombre desquels certains comptent les éducateurs étrangers. Ils sont évoqués en 1812 dans l'affaire de Nikolaï Véréchtchaguine, un fait divers largement connu. Ce fils de marchand moscovite, possédant des langues étrangères, traduit en russe, pour son propre usage, des discours de Napoléon tirés d'un journal étranger. Par malheur, il montre cet écrit à des amis indiscrets, et le texte parvient jusqu'aux plus hautes autorités de Moscou. Le gouverneur général de cette ville, le comte Rostoptchine, présente cet écrit comme la preuve de la haute trahison commise par ce jeune homme à l'égard de sa patrie. La veille de l'entrée de Napoléon à Moscou, Véréchtchaguine est livré à une foule excitée rassemblée dans la cour de l'hôtel du gouverneur général. Rostoptchine dévoile l'identité du « coupable » dans le journal officiel de Moscou et affirme que le jeune homme a été « éduqué par un étranger », sa « trahison » apparaît donc comme la suite logique de cette formation<sup>18</sup>.

Je ne serai pas surpris, écrit l'un des protagonistes d'un récit de Rostoptchine, si un jour il se trouve un hâbleur effronté qui se mettra à nous prouver que nous ne sommes pas des individus, que Dieu n'a créé que notre corps, tandis que l'âme nous est donnée par des étrangers selon leur volonté<sup>19</sup>.

L'abbé Charles-Dominique Nicolle, futur recteur de l'Académie de Paris, l'un des pédagogues français les plus talentueux qu'on ait vus en Russie, devient la cible privilégiée des gallophobes. Il arrive à Saint-Pétersbourg à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle avec son employeur, le comte de Choiseul-Gouffier ; il y fonde un Institut éducatif pour la grande noblesse russe et, plus tard, le lycée Richelieu à Odessa. En 1805, le comte Mikhaïl Vorontsov écrit que « ce maudit Français n'a éveillé chez aucun d'entre eux [ses élèves – V.R.] la moindre ambition ni le désir de devenir un jour un membre important et utile de la société ». Reconnaisant les qualités de ce pédagogue, les témoins s'inquiètent de l'aspect identitaire de son enseignement : « La Russie confie l'éducation de ses jeunes élites à un pope français (l'abbé Nicole), écrit en 1818 Ivan Sabaneev. Mettons qu'il soit homme d'excellentes mœurs avec les connaissances les plus étendues, mais

---

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 121-122.

<sup>16</sup> А.С. Пушкин, « О народном воспитании », *Жизнь Пушкина : Переписка; Воспоминания* [A.S. Pouchkine, « À propos de l'éducation nationale », *La Vie de Pouchkine : Correspondance ; Souvenirs*], en 2 t., t. 1, Moscou, 1988, p. 86.

<sup>17</sup> Ф.В. Булгарин, « О цензуре в России и о книгопечатании вообще », *Видок Фиглярин - Письма и агентурные записки Ф.В. Булгарина в III отделении* [F.V. Boulgarine, « À propos de la censure en Russie et de l'imprimerie en général », *Vidok Figliarine : Lettres et notes confidentielles de F.V. Boulgarine au III<sup>e</sup> département*], publication, préface et commentaires de A.I. Reytblat, Moscou, 1998, p. 46.

<sup>18</sup> В.Н. Земцов, *1812 год. Пожар Москвы* [V.N. Zemtsov, *1812. L'incendie de Moscou*], Moscou, Kniga, 2010, p. 32, 36-38. L'empereur a plus tard reconnu, bien que non publiquement, que Rostoptchine avait abusé de ses pouvoirs, et a ordonné de payer au père de Véréchtchaguine vingt mille roubles et de lui offrir une bague sertie de diamants.

<sup>19</sup> « Письмо Устина Веникова к издателям «Русского Вестника» от 22 декабря 1807 года из села Зипунова » [« Lettre d'Oustine Venikov aux éditeurs du *Journal russe* du 22 décembre 1807, du village Зипунов »], Ф. Ростопчин, *Ох, французы!* [F. Rostoptchine, *Oh, les Français!*], Moscou, 1992, p. 156. Des idées similaires sont exprimées aussi par A. Chichkov dans son œuvre devenue célèbre « Разсуждение о любви к Отечеству », *Чтение в Беседе любителей Русского слова. Книжка пятая* [Alexandre Chichkov, « Réflexion sur l'amour pour la patrie », *Lectures dans le cercle des amateurs de la langue russe. Livre cinquième*], Saint-Pétersbourg, 1812, p. 3-54.

connaît-il les intérêts de notre patrie sous ses différents rapports ? Leur inculquera-t-il l'amour de celle-ci ? » Et Sabaneev conclut en disant que ces jeunes Russes ne seront que des « étrangers cultivés »<sup>20</sup>.

Quelques rares voix reconnaissent pourtant le rôle culturel des éducateurs et enseignants étrangers. C'est une image idéalisée, soulignant la valeur du précepteur et faisant référence aux *Aventures de Télémaque* de Fénelon, que nous offre le comte Alexandre Stroganov dans ses « Lettres à un ami sur les voyages » (1753)<sup>21</sup>. Pour lui, le gouverneur représente cet « ami fidèle » qui apporte à son élève une aide indispensable dans le Grand Tour, couronnement de l'éducation d'un jeune noble. Il est vrai qu'il s'agit d'une composition scolaire écrite sous l'œil attentif du précepteur par un jeune homme d'une famille récemment intégrée dans la noblesse et faisant des efforts pour copier le modèle d'éducation d'un aristocrate européen dans lequel la figure de l'éducateur occupe une place centrale. La revue *Le Bric-à-brac* [*Vsiakaïa vsiatchina*], dirigé par le secrétaire de Catherine II, Kozitski, tance gentiment les nobles qui ne pensent pas à l'éducation et laissent leurs enfants s'amuser sans les forcer à étudier : le gouverneur français apparaît ici sinon comme un sauveur, du moins comme une alternative à la sauvagerie et à l'inculture<sup>22</sup>.

Si les précepteurs étrangers sont un exemple emblématique de la construction de l'image de l'ennemi en Russie, les Français en général sont la cible privilégiée des Russes. Les pages de certaines relations de voyages comme celle de Fonvizine, en visite en France en 1777-1778, nous renvoient l'image des Français versatiles<sup>23</sup>. La « légèreté » de la nation française n'est pas une invention russe, mais l'un des lieux communs européens de cette époque. Ces images se font donc écho : les éducateurs français sont des gens peu dignes de confiance comme le reste de la nation, le caractère peu solide des Français se confirme par la légèreté avec laquelle les enseignants français s'acquittent de leurs fonctions. L'opposition du caractère des Russes au caractère des Français se fait selon un principe binaire : si les Français sont superficiels, les Russes sont profonds ; si les premiers sont hypocrites, les deuxièmes francs, etc. Cette critique s'appuie sur l'idée occidentale de la corruption apportée par la civilisation, qui s'exprime dans la critique du luxe et de la politesse hypocrite ; la simplicité des mœurs des peuples sauvages est au contraire louée ; la société occidentale commence à être regardée comme ancienne, caduque, et être opposée à la jeunesse d'autres sociétés<sup>24</sup>. Les Russes, sans toujours le reconnaître, empruntent des arguments à cette littérature critique. Mais le débat est souvent contradictoire : l'idée de la jeunesse salutaire de la Russie est difficilement compatible avec celle qui souligne la solidité de la culture russe et ses racines anciennes. Plusieurs œuvres puisent leurs sujets dans l'histoire ancienne de la Russie (par exemple les pièces de Soumarokov). La conscience de la valeur et de l'ancienneté de sa propre culture permet de s'insurger contre l'influence envahissante de la France et de dénoncer les Fontenelle et les Voltaires pour qui la Russie n'existait pas avant Pierre le Grand.

Baucoup de nations européennes ont connu des attitudes similaires envers la culture et la langue françaises. En Hollande, on fustige les gouverneurs français qui « corrompent » les véritables valeurs bataves<sup>25</sup> ; en Suède, déjà au XVIII<sup>e</sup> siècle, le rejet de l'envahissante influence française contribue à l'essor du *göticisme* qui exalte les vertus et l'ancienneté de la langue et de la littérature suédoises<sup>26</sup>. Les nobles adeptes d'une éducation « à la française » sont condamnés. En Bohême, Franz Joseph Kinsky compare ses compatriotes « prétendant d'être Parisiens » à ces animaux « qui ne savent pas nager dans l'eau, mais qui ne veulent pas vivre sur la terre. »<sup>27</sup>

Dans la critique des petits-maîtres et des nobles francisés, les Russes s'inspirent souvent de modèles occidentaux : quand Elaguine écrit sa pièce *Le Français russe*, il adapte la comédie du Danois Holberg, *Jean de France*<sup>28</sup>. Les dramaturges du cercle d'Elaguine veulent créer un théâtre proprement russe, quitte

<sup>20</sup> Traduit du russe. Lettre du prince M.S. Vorontsov à S.N. Marine (1805) et celle d'I.V. Sabaneev au prince M.S. Vorontsov (1818). *Архив князя Воронцова* [*Archives du prince Vorontsov*], t. 36, 1890, p. 88, et t. 39, 1893, p. 461-462. Je remercie Dmitri Gouzévitch d'avoir attiré mon attention sur ces documents.

<sup>21</sup> Archives nationales russes des actes anciens (RGADA, Moscou), fonds 1278, op. 4, d. 76, p. 57.

<sup>22</sup> *Всякая всячина*, n° 93, p. 241-246. A. Strycek attribue cet article à Denis Fonvizine. Je remercie Carole Chapin de m'avoir indiqué ce texte et de m'avoir communiqué ces informations.

<sup>23</sup> Voir Denis Fonvizine, *Lettres de France (1777-1778)*, traduites et commentées par Henri Grosse, Jacques Proust et Piotr Zaborov, Paris, CNRS, Oxford, Voltaire Foundation, 1995.

<sup>24</sup> Voir Ludmila Pimenova, « Gallomanie et gallophobie dans la culture russe au siècle des Lumières », sous la dir. de D.A. Bell, L. Pimenova et S. Pujol, Paris, Champion, 1999, p. 204. Diderot a été de cet avis pendant quelque temps.

<sup>25</sup> Sur cette question, on trouvera des éléments chez Kornelius Jacobus, *Esquisse historique de l'enseignement du français en Hollande, du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*, Amsterdam, 1919.

<sup>26</sup> Margareta et Hans Östman, *Au Champs d'Apollon. Écrits d'expression française produits en Suède (1550-2006)*, Stockholm, Historie och Antikvitets Akademien, 2008 (introduction).

<sup>27</sup> Franz Joseph Kinsky, *Über die Hofmeister* [*Sur les gouverneurs*], Prague, 1776, § 9. « Unsere traurige Pariser Böhmen-Thiere, die auf dem Wasser nicht schwimmen können, und auf dem Land nicht leben wollen. » Cité d'après И. Серман, « Французские гвернерны в Чехии в XVIII в. » [I. Cerman, « Les Gouverneurs français en Bohême »], *Les Précepteurs francophones*, p. 35-47.

<sup>28</sup> Sur le recours aux modèles français en Russie, voir : A. Строев, « 'И за деньги русака немцы офранцузят': полемическое использование французских образцов в русских комедиях и сатирических изданиях XVIII века », *Романский коллегийум. Сб. научн. трудов* [A. Stroeв, « 'Pour de l'argent, les Allemands franciseront les Russes' : l'utilisation polémique des modèles français

à utiliser des sujets de pièces étrangères en les adaptant à la réalité de leur pays<sup>29</sup>. Denis Fonvizine ridiculise la noblesse russe francisée : ignorante, égoïste, stupide, elle porte très haut l'éducation à la française, s'adonne aux modes venues de France, mélange les mots français avec les mots russes. Un de ses personnages veut épouser une femme avec laquelle il ne pourrait parler que le français ; il rêve de partir en France pour y passer le reste de ses jours avec les Français ; pour commencer à ressembler à un homme, dit-il, il faut aller à Paris...<sup>30</sup> L'historien Michel Chtcherbatov dénonce chez les femmes nobles, produit de l'éducation à la française, l'abus de parures et l'excès des sentiments amoureux qui conduit à la débauche<sup>31</sup>.

Le regard négatif porté sur l'éducation informelle de la noblesse<sup>32</sup> explique, du moins en partie, la politique de l'État qui augmente le contrôle sur l'éducation privée et qui lui oppose le système d'éducation publique, en voie de formation. Ce dernier trouve du soutien dans la presse. Ces vues sont par exemple reflétées dans un journal édité en français, à Saint-Petersbourg, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, *Le Caméléon littéraire*, le premier périodique francophone du pays (ch. 7). L'auteur, le baron de Tschudy, est secrétaire du favori de l'impératrice Élisabeth, Ivan Chouvalov, qui est de fait ministre russe de l'Éducation de l'époque. Tschudy exprime de toute évidence un point de vue officiel lorsqu'il aborde ce sujet. Sa mission est de préparer le terrain en influençant l'opinion des élites du pays – car ce sont essentiellement les élites qui maîtrisent alors le français. Un autre texte publié dans ce volume, un traité éducatif par Nicolas-Gabriel Le Clerc, directeur des études au Corps des cadets nobles et l'un des hérauts des réformes pédagogiques de Catherine II (ch. 4), reflète le désir des autorités d'uniformiser tout le système d'éducation. Les écoles privées seront la prochaine cible du gouvernement, mais l'éducation familiale reste longtemps à l'abri de cette politique, du moins avant le XIX<sup>e</sup> siècle.

Quand on voit à quel point l'image de l'éducation privée de la noblesse russe est négative à cette époque, on peut être étonné que, à l'issue du XVIII<sup>e</sup> siècle, les grandes familles de l'Empire semblent toujours préférer l'éducation à la maison aux établissements publics : la grande majorité des membres du Conseil d'État, l'organe consultatif suprême auprès de l'empereur, fondé en 1810, n'ont reçu aucune éducation formelle. Sans connaître l'idéal d'éducation de ces familles, il est difficile de comprendre leur attachement à cette forme d'éducation. L'objectif de ce volume est de contribuer à une meilleure compréhension de l'éducation se déroulant dans le cadre des familles nobles en Russie : les idéaux qui l'ont guidée, les pratiques éducatives, les problèmes rencontrés par les familles et par les éducateurs et les regards que ces derniers portaient sur leurs employeurs et sur leur société d'accueil<sup>33</sup>.

Le lecteur averti trouvera peut-être que les idées qu'on trouve dans les textes rédigés par les éducateurs et les parents des élèves, qu'on publie ici, ne sont pas originales. Leur intérêt est justement dans leur

---

dans les comédies et les journaux satiriques russes du XVIII<sup>e</sup> siècle », *Collège romane. Recueil d'études*, n° 4, Saint-Petersbourg, Université d'économie et des finances, 2011, p. 117-129.

<sup>29</sup> Г.П. Макогоненко, « Жизнь и творчество Д. И. Фонвизина », in : Д.И. Фонвизин, *Собрание сочинений в двух томах*, [G.P. Makogonenko, « Vie et œuvre de Denis Fonvizine », in : Fonvizine, *Œuvres choisies en deux vol.*], Moscou-Leningrad, 1959, p. XI.

<sup>30</sup> Voir *Le Brigadier* (1764-1768). Д. И. Фонвизин, *Собрание сочинений в двух томах* [D. Fonvizine, *Œuvres choisies en deux volumes, infra* – Fonvizine, *Œuvres choisies*], Moscou-Leningrad, Gossoudarstvennoïe Izdatelstvo Khoudojestvennoï Literatoury, 1959, vol. 1, p. 47, 49, 68.

<sup>31</sup> C'est l'un des thèmes centraux de la *Corruption des mœurs en Russie* du prince Chtcherbatov. Voir aussi A. Строев, « Страх перед женщиной во французской и русской культуре XVIII века », *Pinakoteka* [A. Stroev, « La peur des femmes dans les cultures française et russe du XVIII<sup>e</sup> siècle », *Pinakoteka*], 2002 (13-14), p. 112-119.

<sup>32</sup> Les raisons économiques pesaient lourd dans la décision des parents de choisir telle ou telle forme d'éducation. L'éducation à domicile était le choix le plus onéreux : les gages annuels d'un éducateur étranger, sous le règne de Catherine II (1764-1796), étaient rarement inférieurs à 200 roubles (1200 livres) et montent souvent à 300 ou 400 roubles, en fonction de l'endroit où vivait la famille, de l'expérience et de la compétence du gouverneur et des moyens dont disposait la famille (voir en particulier ch. 2 et 3). Pour une famille de la noblesse pauvre, l'engagement d'un gouverneur étranger était un fardeau difficile ou impossible à porter. De ce fait, quand on parle de l'éducation à domicile, le cercle des familles concernées est plus ou moins limité à la grande et à la moyenne noblesse. Mais les raisons matérielles n'étaient qu'une partie des critères pris en compte : les raisons géographiques, sociales ou linguistiques, souvent intimement liées à la question des modèles éducatifs et culturels, participaient également de ce choix.

<sup>33</sup> L'éducation privée a attiré l'attention de quelques historiens récemment. Parmi les travaux consacrés au XVIII<sup>e</sup> siècle, le livre d'Olga Kocheleva présente un intérêt particulier : О.Е. Кошелева, *«Свое детство» в Древней Руси и в России эпохи Просвещения (XVI-XVIII вв.)* [O.E. Kocheleva, « Son enfance » dans la Russie ancienne et à l'époque des Lumières (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)], Moscou, Izdatelstvo OURAO, 2000. Ce livre est fait essentiellement sur la base des mémoires, source extrêmement subjective et dont la critique est difficile. Cependant, en croisant les sources, l'auteur arrive souvent à résoudre cette difficulté et adopte une approche nuancée. Pour les écoles privées dans la Russie du XVIII<sup>e</sup> siècle, on peut mentionner la thèse de Svetlana Sergueeva, qui met l'accent sur la régulation de ce domaine par les autorités : С.В. Сергеева, *Становление и развитие частного школьного образования в России (последняя четверть XVIII первая половина XIX в.)*. Автореф. дисс.... доктора педагогических наук [S.V. Sergueeva, *La genèse et le développement de l'éducation privée en Russie (dernier quart du XVIII<sup>e</sup> et première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle). Résumé d'une thèse de doctorat en sciences pédagogiques*], Moscou, 2003. Pour l'organisation, le recrutement social et le contenu des cours des écoles privées, je me permets de renvoyer le lecteur à mon article : Vladislav Rjéoutski, « Les écoles étrangères dans la société russe au siècle des Lumières », *Cahiers du monde russe* 46/3 (2005), p. 473-528.

(relative) banalité. Ces textes témoignent de la diffusion, dans le milieu de la grande noblesse russe, des idées occidentales sur l'éducation nobiliaire, et du transfert des pratiques caractéristiques de cette éducation. Ce livre donne donc une illustration supplémentaire du processus d'occidentalisation des élites russes qui se développe – et c'est là que réside peut-être une nouveauté – sans beaucoup de coercition de la part de l'État.

Quelles sont les principales sources d'information pour les familles de grande noblesse qui réfléchissent à l'organisation de l'éducation de leurs enfants ? Ce sont souvent des étrangers, parfois installés depuis longtemps dans le pays et bénéficiant donc de la confiance des familles ; ce sont aussi des diplomates russes en poste à l'étranger, plus exposés aux us et coutumes des pays occidentaux et censés être au courant de ce qui s'y fait dans le domaine de l'éducation ; ils s'acquittent souvent de la tâche de préparer des plans éducatifs à l'intention des familles nobles russes (ch. 3). Les idées éducatives auxquelles ces familles adhèrent, du moins dans la haute strate de la noblesse, proviennent donc d'abord et surtout de l'Occident.

Les réformes introduites dans les établissements éducatifs publics russes ont-elles quelque influence sur les idéaux éducatifs de ces familles ? Celles qui sont menées sous le règne de Catherine II (par exemple la réforme d'Ivan Betskoï dans les années 1760 et celle de la Commission pour l'établissement des écoles populaires dans les années 1780) se caractérisent notamment par un accent mis sur la maîtrise de la langue nationale. Il n'est pas impossible qu'elles aient exercé une certaine influence sur l'éducation qui se fait en famille, mais cette influence ne pouvait qu'être indirecte, peut-être à travers la discussion de ces idées dans la société. Plusieurs textes publiés dans ce volume suggèrent que les familles pouvaient parfaitement ignorer, volontairement ou non, ces nouvelles dispositions. L'éducatrice des Golitsyne (ch. 1) écarte largement le théâtre comme un lieu possible de socialisation des filles, alors que l'Institut des jeunes filles nobles, projet éducatif phare de Catherine II, donne l'exemple d'une large utilisation du théâtre dans l'éducation filles. Toujours chez les Golitsyne, on ne voit aucune insistance sur la maîtrise de la langue maternelle des enfants, toute leur correspondance avec leur mère est menée exclusivement en français, ce qui en dit long sur les priorités éducatives dans cette famille. Chez les Stroganov cependant (ch. 3), c'est l'éducateur lui-même, Jacques Démichel, qui parle dans son plan éducatif de la maîtrise par ses élèves de leur langue maternelle comme d'une vraie nécessité. Mais quand, à l'approche de la guerre de 1812, et sous l'influence d'un enseignant russe, les leçons de littérature et de langue russe sont introduites dans la famille du comte Pavel Stroganov et l'accent est délibérément mis le patriotisme, cela n'a paradoxalement aucune incidence sur la langue de communication intime dans cette famille, qui reste le français<sup>34</sup>. L'une des particularités de la sphère privée de l'éducation de la noblesse russe est donc son autonomie par rapport au système étatique.

## ÉDUCATION ET IDENTITÉS

En parlant de l'éducation d'un noble, on mentionne souvent des qualités morales considérées comme la quintessence de la noblesse : honneur, dignité, courage, réserve, sang-froid, etc.<sup>35</sup> Il est vrai que ces qualités étaient importantes pour un noble : on les voit par exemple dans de nombreux textes lus par les élèves au Corps des cadets nobles à la fin du règne de Catherine II<sup>36</sup>. Et pourtant, ce sont rarement celles qu'on retrouve dans les textes écrits par les personnes directement impliquées dans l'éducation des enfants des familles nobles. Les textes publiés ici montrent leur préoccupation par d'autres questions, découvrant devant nous toute une constellation d'idées qui nous aident à comprendre non seulement comment la noblesse russe était perçue, mais également ce qu'elle était.

Au siècle des Lumières, les services du précepteur ne sont guère réservés aux seuls nobles, mais il s'agit d'un élément permanent et original du capital éducatif de la noblesse<sup>37</sup>. Le précepteur joue le rôle

---

<sup>34</sup> Vladislav Rjéoutski et Vladimir Somov, « Language Use among the Russian Aristocracy : the Case of the Counts Stroganov », *French and Russian in Imperial Russia*, sous la dir. de Derek Offord, Lara Ryazanova-Clarke, Vladislav Rjéoutski and Gesine Argent, Edimbourg, Edinburgh University Press, 2015, vol. 1, p. 61-83.

<sup>35</sup> L'exemple le plus caractéristique est le livre d'Olga Mouravieva : O.C. Муравьева, *Как воспитывали русского дворянина*, [Olga Mouravieva, *Comment on éduquait le gentilhomme russe*], Moscou, Linka-press, 1995. Le livre est basé en grande partie sur des sources littéraires ce qui constitue son maillon faible. Le contraste entre l'image de l'éducation nobiliaire présentée dans ce livre et celle qui se dégage à la lecture des écrits inédits des acteurs de cette éducation, publiés ici, tient peut-être aussi, il est vrai, à la différence des âges car ces derniers textes sont consacrés à l'éducation des enfants et non à la formation des jeunes gens.

<sup>36</sup> Cf. Bibliothèque nationale de Russie (RNB), Mss, fonds 1059 (Corps des cadets nobles).

<sup>37</sup> Daniel Roche, « Le Précepteur dans la noblesse française : instituteur privilégié ou domestique? », *Gesinde im 18. Jahrhundert*, herausgegeben von Gotthardt Frühsorge, Rainer Gruenter und Beatrix Freifrau, Wolff Metternich, Hamburg, Felix Meiner Verlag, 1995, p. 225-244.

d'intermédiaire à l'intérieur de la famille, il est chargé de transmettre des valeurs propres à la couche sociale à laquelle appartiennent ses employeurs : l'étiquette, les codes qui sont définis dans ce milieu<sup>38</sup>. Souvent issus des milieux roturiers, les précepteurs peuvent se trouver en porte-à-faux par rapport à ces idéaux et doivent transmettre des valeurs qui ne sont pas les leurs. Toutefois, au XVIII<sup>e</sup> siècle, la noblesse, du moins en France, n'est plus une caste fermée, la bourgeoisie s'approprie certains aspects du style de vie de la noblesse ce qui peut expliquer l'adhésion à ce modèle de beaucoup de gouverneurs qui n'appartiennent pas à ce milieu social.

En effet, pour que l'éducation soit réussie, le gouverneur d'un jeune noble doit assimiler les codes de ses employeurs afin de pouvoir donner à son élève la formation qui lui convienne. Plusieurs qualités sont censées rapprocher un jeune noble de son gouverneur. Dans l'article « Gouverneur d'un jeune homme » de l'*Encyclopédie*<sup>39</sup>, une sorte de portrait idéal d'un éducateur, on peut lire : « Qu'il [le gouverneur – V.R.] ait une idée de la plupart des connaissances que son élève doit acquérir ». Cependant, le gouverneur ne doit pas faire preuve de la maîtrise trop profonde des sciences pour éviter toute pédanterie qui est aussi un défaut considérable pour un noble : « S'il [le gouverneur – V. R.] s'est appliqué particulièrement à quelque science, il faut prendre garde qu'il n'en soit point passionné ». Le gouverneur, comme n'importe quel noble, doit connaître le monde car, « s'il a passé sa vie dans son cabinet ou dans un coin de la société, reculé de la sphère où son élève doit vivre, il sera gauche à beaucoup d'égards »<sup>40</sup>. Mais il ne faut pas non plus qu'il soit trop homme du monde car il sera superficiel, un défaut récurrent de l'éducation nobiliaire. C'est dans le même ordre d'idées qu'on exige du gouverneur davantage de *bon* esprit que de *bel* esprit<sup>41</sup>. Les textes écrits par les éducateurs pour les familles nobles ont comme base les idéaux éducatifs de celles-ci, mais il n'est pas très clair dans quelle mesure on peut parler de mimétisme social et culturel car certains gouverneurs prennent leur distance par rapport à l'idéal de l'homme de cour, comme on le verra plus loin.

Les qualités du gouverneur idéal sont donc à la fois d'ordre social, intellectuel et moral<sup>42</sup>. Il doit avoir une « âme ferme », mais des mœurs douces, une humeur égale ce qui se justifie par cette idée moderne qu'une éducation nécessite de la douceur (ch. 2 et 3), qu'on doit intéresser l'élève plutôt qu'agir à coups de réprimandes et de punitions. L'*Encyclopédie* considère que les meilleurs gouverneurs sont choisis parmi les hommes de lettres et les militaires. Les lettres inspirent le goût à « toute âme honnête et sensible » et répandent sur les mœurs du gouverneur « leur douceur et leur aménité »<sup>43</sup>. Le militaire par ailleurs n'est bon pour cette fonction que s'il joint aux notions de guerre, qu'il serait utile d'apprendre à un jeune homme promis à une carrière militaire, des connaissances de l'homme de lettres.

Il y a donc, dans la société française, un certain consensus autour de l'image d'un éducateur idéal. Citons pour preuve la « Lettre sur le choix du gouverneur » écrite par un gouverneur obscur, du Boux du Morier, dont le manuscrit est conservé dans les Archives de Moscou<sup>44</sup>. L'auteur s'adresse au Baron de Heymann, maréchal de camp et inspecteur général des Hussards, qui est en relation avec une famille qui veut engager un gouverneur pour lui faire accompagner le jeune comte de \*\*\* dans son voyage éducatif. Du Boux du Morier énumère les qualités nécessaires à un gouverneur d'un jeune aristocrate :

[...] une ame droite et honnête, de l'élevation dans la façon de penser, des mœurs absolument irréprochables, de la justesse dans l'esprit et autant d'aménité et de liant qu'il peut s'en concilier avec la fermeté du caractere [...] Je supposerai aussi qu'il joint à ces qualités, que la nature donne, les connoissances qu'il a du retirer d'une bonne éducation et de quelques études subséquentes, qu'il a enfin acquis l'usage du monde et la connoissance des hommes [...]<sup>45</sup>.

Le titre de ce livre rappelle que la question de la langue n'était pas marginale pour l'éducation nobiliaire, mais au contraire se trouvait à son centre. Les textes concernant l'éducation des nobles sont, dans la Russie de cette époque, souvent rédigés en français, c'est le cas de tous les textes publiés dans ce livre. Ils ne l'ont pas été parce que leurs auteurs sont français. De nombreux documents relatifs à l'éducation de la noblesse russe ont été écrits en français par des gens dont ce n'était pas la langue maternelle : on pourrait mentionner

<sup>38</sup> Daniel Roche, art. cit., p. 226-227.

<sup>39</sup> *Encyclopédie*, t. VII, p. 792-793 (par Lefebvre).

<sup>40</sup> *Ibid.*

<sup>41</sup> *Ibid.*

<sup>42</sup> Dominique Julia, « Gilbert Romme gouverneur (1779-1790) », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 304, 1996, *Gilbert Romme. Actes du colloque de Riom (19-20 mai 1995)*, p. 221.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 793.

<sup>44</sup> Bibliothèque d'État de Russie (RGB), Mss, fonds 183, op. 1, d. 1698, « Lettre sur Le choix d'un Gouverneur, Par Mr. Le Boux du Morier » (sans date).

<sup>45</sup> *Ibid.*, f° 5 v-6.



l'Allemand Jacob Stählin, membre de l'Académie des sciences pétersbourgeoise, qui écrit un « Plan d'Information d'une jeune dame de qualité » ; le Portugais Ribeiro Sanches, médecin à la cour de Russie, rédigeant en français, pour la famille des comtes Tchernychev<sup>46</sup>, un plan d'éducation à l'intention du comte Kirill Grigorievitch Razoumovski<sup>47</sup> ; l'Allemand Heinrich Johell, auteur d'un « Essai sur l'éducation d'une jeune demoiselle noble » écrit pour une famille russe<sup>48</sup>. Le français, langue de sociabilité de la noblesse russe, du moins de la grande noblesse, devient la principale langue d'éducation des jeunes nobles russes, garçons comme filles. L'apprentissage et la maîtrise de cette langue dans les grandes familles russes reste, pendant toute la période en question – deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> et première moitié du XIX<sup>e</sup> – l'une des grandes préoccupations des familles, y compris de la famille impériale (ch. 6)<sup>49</sup>. Les textes publiés ici permettent de comprendre les multiples enjeux de cet apprentissage : maîtrise d'un outil de communication important en Europe, moyen de distinction sociale et de rapprochement culturel avec les noblesses européennes, indissociable d'un certain style et d'une esthétique... On peut observer un contraste entre la place de différentes langues dans l'éducation nobiliaire institutionnalisée, d'une part, et informelle d'autre part : tandis que, pendant une bonne partie du XVIII<sup>e</sup> siècle, au Corps des cadets nobles, le français occupe une place secondaire par rapport à l'allemand, vers le milieu du siècle, sinon avant, il devient le principal axe de l'éducation familiale chez la grande et la moyenne noblesse<sup>50</sup>.

La place énorme du français dans la sociabilité et l'éducation de ces milieux soulève une autre question : dans quelle mesure l'usage de cette langue au quotidien déterminait l'orientation culturelle de la noblesse russe ? Certains principes essentiels, qui structurent l'éducation nobiliaire en Russie au XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup> siècle, sont bel et bien d'origine française, par exemple le concept d'« honnête homme » qu'on retrouve dans de nombreux plans éducatifs composés à la demande de nobles russes (*cf.*, par exemple, le plan rédigé par Jacques Démichel pour son élève, le baron Stroganov, ch. 3). Cependant, si c'est surtout par le canal du français que la noblesse russe accède aux idées éducatives du siècle, elles ne sont nullement limitées à l'apport proprement français, il suffit de rappeler la fortune des idées de Locke en Russie. Le titre de ce livre ne devrait donc pas être pris comme l'affirmation de l'importance de la composante française dans l'éducation de la noblesse russe, mais plutôt comme un rappel de la centralité de la langue française dans cette éducation.

L'éducation religieuse, qui échappe à l'éducateur étranger en Russie car un prêtre orthodoxe s'en occupe normalement, est l'un de ces traits identitaires qui sont tenus pour extrêmement importants par ceux qui sont chargés des questions éducatives. Quand, en 1766, Ivan Betskoï propose sa réforme du Corps des cadets, il prône l'apprentissage du slavon, langue liturgique, afin « d'écrire en russe *correctement et avec éloquence*, et par là de comprendre mieux nos livres saints »<sup>51</sup>. Or certains éducateurs, parmi ceux qui sont mentionnés dans ce livre, ne se distinguent pas par leur ferveur religieuse, pour ainsi dire. Paul Bigot de Morogues, précepteur en Russie à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, exprime dans son journal (ch. 10) non seulement ses convictions démocratiques, mais également son irrégion et son profond anticléricalisme. En lisant la correspondance de Pradel de Lamaze, éducateur dans plusieurs familles russes du XIX<sup>e</sup> siècle (ch. 11), on est aussi frappé par l'absence de toute référence à Dieu, particulièrement de la part de quelqu'un qui se destinait à une carrière religieuse dans sa jeunesse. Certes, Gilbert Romme n'était pas un athée, du moins au moment de son entrée dans la carrière de précepteur ; cependant, Dieu n'est pas présent dans la correspondance des éducateurs du cercle de ce gouverneur. Dominique Julia a essayé de saisir quelles convictions religieuses Romme pouvait transmettre à son élève. Les documents en disent peu, mais il est clair que la lecture de la Bible était régulière pour Pavel Stroganov, que l'éducateur donnait à son élève

---

<sup>46</sup> RNB, Mss, fonds 871, n° 35, « Plan d'Information d'une jeune dame de qualité [...] ». Je remercie Galina Smaguina de m'avoir indiqué ce texte.

<sup>47</sup> Braga, Bibliothèque publique, Arquivo distrital, ms 640, [Pensées sur l'éducation], f° 63-76 v. Je remercie Georges Dulac de m'avoir indiqué cette source.

<sup>48</sup> RNB, Mss, Erm. Fr. 10, « Essai sur l'éducation d'une jeune demoiselle noble ».

<sup>49</sup> Sur cette question, voir Derek Offord, Lara Ryazanova-Clarke, Vladislav Rjéoutski and Gesine Argent (eds), *French and Russian in Imperial Russia*, vol. 1: *Language Use among the Russian Elite* ; vol. 2: *Language Attitudes and Identity*, Edimbourg, Edinburgh University Press, 2015 ; Elena Gretchanaïa, « *Je vous parlerai la langue de l'Europe* » : *La francophonie en Russie (XVIII<sup>e</sup> - XIX<sup>e</sup> siècles)*, Bruxelles, P.I.E.-Peter Lang, 2012.

<sup>50</sup> Voir Vladislav Rjéoutski, « Apprendre la “ langue de l'Europe ” : le français parmi d'autres langues dans l'éducation en Russie au siècle des Lumières », *Vivliofika*, 1 (2013), p. 5-19 ; idem, « Le français et d'autres langues dans l'éducation en Russie au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Vivliofika* 1 (2013), p. 20-47.

<sup>51</sup> L'italique de l'original, tr. du russe, [И. Бецокой], *Устав императорского шляхетного сухопутного кадетского корпуса учрежденного в Санкт-Петербурге для воспитания и обучения благородного российского юношества* [Ivan Betskoï, *Les statuts du Corps impérial des cadets nobles de terre établi à Saint-Petersbourg pour l'éducation des jeunes nobles russes*], St.-Petersbourg, Imprimerie du Corps des cadets de l'armée de terre, 1766, 2<sup>e</sup> pagination, p. 50.

comme modèle un homme qui aime et respecte la religion, mais sans superstition ni fanatisme, qu'il lui inspirait de la tolérance en matière de religion, et qu'enfin, lui-même, lors de son voyage « en Sibérie » avec son élève, a été séduit par la simplicité et la « sagesse » des pratiques religieuses des peuples non civilisés ce qui révèle les distances qu'il avait prises par rapport aux religions instituées<sup>52</sup>. Mais à quel point les convictions sociales et religieuses de ces éducateurs transparaisent-elles dans leurs relations avec leurs élèves ? Même le journal de quelqu'un d'aussi disert que Bigot de Morogues ne permet pas d'en juger. L'ancien communalard Montels (ch. 12) semble s'abstenir de répandre la propagande révolutionnaire dans la famille du comte Tolstoï et ne fait que recommander à l'un de ses élèves la lecture des livres de Proudhon que Tolstoï connaît d'ailleurs personnellement.

### TRADITIONS ET NOUVEAUTÉS

Les idéaux de la noblesse russe, qui se reflètent dans l'éducation de ses enfants, ne constituent pas un bloc immobile, mais forment un répertoire d'idées, partagées par certains, refusées par d'autres. Il est difficile de dire s'il existe, pour toute la noblesse russe, un noyau qui doit être considéré comme partie intégrante de l'identité nobiliaire et qui trouve son expression dans l'éducation, à part peut-être le rôle véritablement fédérateur de la langue française mais probablement pas avant la fin du XVIII<sup>e</sup> – le début du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>53</sup>. La noblesse russe ne forme pas un tout et devrait être plutôt considérée comme un groupe social extrêmement hétérogène.

Certains aspects de l'éducation nobiliaire en Russie, qu'on découvre à travers les textes publiés ici, confirment nos attentes. Ainsi, on n'est pas étonné de voir qu'au siècle des Lumières, connu pour ses idées progressistes sur l'éducation du corps, celle-ci occupe une place de prédilection dans les credo des éducateurs occidentaux travaillant dans les familles nobles russes (voir en particulier ch. 1, 2 et 3). Sur ce terrain, les parents sont souvent unanimes avec les éducateurs comme nous le laisse comprendre la correspondance de Cécile Olivier, éducatrice chez les princes Golitsyne, et celle de James, qui élève le fils du comte Alexeï Kirillovitch Razoumovski, futur ministre de l'Éducation russe : ils sont adeptes des promenades longues et des bains froids qui donnent aux enfants de la résistance à la fatigue et aux intempéries. Mais des tensions surgissent parfois, tantôt entre ce désir d'éducation saine et robuste et la routine d'une maison aristocratique russe (ch. 3), tantôt entre les idées progressistes sur l'éducation du corps, qui doit se développer en pleine liberté, et les obligations de sociabilité nobiliaire, qui, par exemple, prolongent le port du corset pour les filles malgré les mises en garde de l'impératrice elle-même (ch. 1).

Les éducateurs du siècle des Lumières évoquent également l'intérêt de l'élève comme principal mobile de l'apprentissage : la contrainte, la pression, les punitions sont de plus en plus regardées comme des outils éducatifs dangereux, qui ne permettent pas d'inculquer aux enfants la curiosité et le désir d'apprendre et qui les dégoûtent de l'apprentissage. Ces idées se trouvent au centre de l'*Instruction* que Catherine II rédige pour les éducateurs de ses petits-fils. Cet exemple me fait penser qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, en Russie, l'éducation dans la famille du monarque suit, dans ses grandes lignes, les mêmes tendances que l'éducation dans les familles nobles. Cela permet de mettre en question la frontière, souvent postulée par les historiens, entre ces deux domaines. La famille impériale n'échappe d'ailleurs pas aux tensions que connaissent beaucoup de familles nobles : aux idées progressistes de l'impératrice, La Harpe, l'un des éducateurs des grands-ducs, oppose une pratique éducative qui suit largement des voies traditionnelles, en adoptant la contrainte comme un outil essentiel (ch. 6)<sup>54</sup>.

À travers ces textes, on peut mieux juger de l'énorme influence des idées de Jean-Jacques Rousseau dans le milieu de la grande noblesse russe et parmi les éducateurs. La diffusion de ses idées en Russie est explorée depuis plusieurs années déjà<sup>55</sup>. En revanche, l'influence du Rousseau pédagogue est bien moins

---

<sup>52</sup> Dominique Julia, « Gilbert Romme gouverneur (1779-1790) », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 304, 1996, *Gilbert Romme. Actes du colloque de Riom (19-20 mai 1995)*, p. 236-237.

<sup>53</sup> Voir surtout *French and Russian in Imperial Russia*, *op. cit.*

<sup>54</sup> Ce qui ne remet pas en question l'influence des idées démocratiques de La Harpe sur le futur empereur.

<sup>55</sup> Voir le livre de Thomas Paul Barran, *Russia reads Rousseau, 1762-1825*, Evanston, Ill., Northwestern University Press, 2002 ; Ю.М. Лотман, « Руссо и русская культура XVIII — начала XIX века », in : Ж.-Ж. Руссо, *Трактаты* [Ю.М. Lotman, « Rousseau et la culture russe du XVIII<sup>e</sup> – début du XIX<sup>e</sup> siècle », in : J.-J. Rousseau, *Les Traités*], Moscou, 1969 ; et les travaux d'Alla Zlatopolskaïa, notamment le recueil de textes sur la réception de Rousseau en Russie : Ж.-Ж. Руссо: *pro et contra. Идеи Жана-Жака Руссо в восприятии и оценке русских мыслителей и исследователей* [Jean-Jacques Rousseau : *pro et contra. Les idées de Jean-Jacques Rousseau dans la perception et l'appréciation des penseurs et chercheurs russes*], préparé et avec une introduction par Alla Zlatopolskaïa, 2005.

connue<sup>56</sup>, or l'horizon annoncé par lui – créer un « homme nouveau » grâce à l'éducation – séduit en Russie non seulement des éducateurs, mais également des parents appartenant à la strate supérieure de la noblesse. Quelques travaux ayant touché à cette question<sup>57</sup> se sont d'abord limités au cas de Gilbert Romme. Alexandre Tchoudinov, qui a exploré le cas de Romme dans cette perspective<sup>58</sup>, a montré que, parmi les amis de cet éducateur, les idées inspirées de Rousseau étaient courantes. Les extraits de la correspondance de James (ch. 2) ou un plan d'éducation rédigé par Démichel (ch. 3), confirment cette thèse. On mesure l'influence des idées du grand Genevois sur plusieurs aspects de l'éducation nobiliaire en Russie : la relation entre la liberté du développement de l'enfant et son évolution intellectuelle, entre la condition de l'éducateur – homme à gages – et sa mission, le refus de mondanités et des conventions sociales, qui ne manque pas de créer des tensions, etc. Mais Rousseau n'est pas connu seulement dans le cercle intime des amis de Romme et de leurs employeurs. Son influence dans le domaine de l'éducation en Russie est très grande, même si, parfois, il sert de modèle-repoussoir. Le contraste entre l'éducation traditionnelle, telle qu'elle se fait chez les Golitsyne, et l'éducation à la Rousseau, telle qu'on la voit chez les Stroganov ou les Razoumovski, est énorme (il suffit de lire les textes publiés dans les ch. 1 et 2 pour s'en convaincre).

Si les idées de Rousseau trouvent un écho favorable dans nombre de familles haut placées en Russie, ce n'est pas seulement parce qu'elles sont perçues comme le nec plus ultra de la pédagogie moderne. C'est aussi parce qu'on voit en Russie, dès avant Rousseau d'ailleurs, se répandre des idées critiques à l'égard de la culture curiale. Les principes pédagogiques de Rousseau, qui vont à l'encontre des conventions sociales, sont donc d'autant mieux reçues et regardés comme un modèle miraculeux capable d'apporter des solutions aux problèmes inhérents de l'éducation aristocratique.

La Russie, bien que se trouvant à la périphérie de l'Europe, voit pénétrer en son sein, au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècles, plusieurs idées nouvelles concernant la sociabilité et la politesse. L'une de ces idées, qui ne concerne pas seulement l'éducation, mais tout le comportement d'un noble, est celle qui établit, entre les gens cultivés, une relation d'égalité qui veut que toute référence à des positions sociales différentes en soit bannie. Cette relation prend souvent la forme d'une relation amicale avec tout l'attirail de formules associées dont la fonction est de créer et de maintenir cette apparence afin de préserver la susceptibilité de ceux qui se trouvent à un niveau social inférieur et de faciliter la communication en la libérant d'un cérémonialisme encombrant. Ces formes de sociabilité ont également des conséquences sur la relation entre les gouverneurs et leurs employeurs haut placés. De ce fait, sans devenir familière, elle est souvent empreinte de cordialité qui crée chez les éducateurs un sentiment de confort et de bien-être (ch. 2, 3, 11, 12). Il existe bien entendu des problèmes qui surgissent parfois non pas avec les maîtres, mais avec les maîtresses de maison : c'est le cas de Gilbert Romme, de James (ch. 2) et de Pradel de Lamaze (ch. 11), ce qu'on pourrait peut-être expliquer par une expérience différente chez les femmes nobles, moins exposées aux nouvelles formes de sociabilité que les hommes qui font souvent, durant leur Grand Tour, des séjours longs en Europe occidentale. Ces nouvelles formes influencent aussi la relation entre les parents et les enfants. C'est ainsi que, chez les Golitsyne, tout le discours de la mère envers ses enfants reflète le désir de construire une relation amicale, donc de quitter, du moins en apparence, la position d'autorité, selon les préceptes des théoriciens de la pédagogie (ch. 1). La relation amicale entre les éducateurs, les parents et les élèves est surtout discutée et construite par les éducateurs influencées par les théories de Rousseau. James, qui pourtant ne mentionne pas Rousseau, semble suivre ses conseils pour se rapprocher autant que possible de son élève et devenir son ami, au point de perdre beaucoup de son autorité à ses yeux (ch. 2). C'est un adepte convaincu de ce système qui porte un regard négatif sur toute l'éducation publique, coupable à ses yeux d'user de violence. Tout le monde ne partage pourtant pas ces idées : de telles fantaisies ne viendraient bien sûr pas à l'esprit de Madame Olivier chez les Golitsyne, mais le fin La Harpe refuse aussi de se mettre sur un pied d'égalité avec ses élèves princiers, non pas tant à cause de la distance sociale qui les sépare, mais parce que cela lui ferait perdre l'autorité qui reste pour lui un attribut inconditionnel de l'éducation.

---

<sup>56</sup> Le livre de Gilbert Py, *Rousseau et les éducateurs. Etude sur la fortune des idées pédagogiques de Jean-Jacques Rousseau en France et en Europe au XVIII<sup>e</sup> siècle*, SVEC, Oxford, Voltaire Foundation, 1997, n'aborde pratiquement pas la question de l'influence de Rousseau sur l'éducation en Russie. Voir Alla Zlatopolskaïa, « L'image du gouverneur et la théorie pédagogique de Rousseau dans la culture russe », *Les Précepteurs francophones en Europe, XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, sous la dir. de Vladislav Rjéoutski et Alexandre Tchoudinov, Paris, L'Harmattan, p. 205-218.

<sup>57</sup> Voir par exemple Dmitri Strémooukhoff, « Une éducation à la Rousseau (G. Romme et P. Stroganoff) », *Publication de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg. Mélanges 1945*, Paris, 1947, t. 106, vol. 3, Etudes historiques, p. 219-257 ; Dominique Julia, « Gilbert Romme gouverneur (1779-1790) », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 304, 1996, *Gilbert Romme. Actes du colloque de Riom (19-20 mai 1995)*, p. 221-256.

<sup>58</sup> А.В. Чудинов, *Жильбер Ромм и Павел Струганов: История необычного союза* [A.V. Tchoudinov, *Gilbert Romme et Pavel Stroganov : l'histoire d'une union singulière*], Moscou, Novoé literatournoé obozrenié, 2010, passim.

Parmi ces nouvelles tendances de l'éducation de la noblesse russe on devrait mentionner enfin l'accent mis sur la connaissance de son pays et de sa langue, sur le patriotisme. Le cosmopolitisme de l'éducation de la grande noblesse russe, souvent souligné dans la littérature mémorielle, est donc à relativiser. Même les éducateurs occidentaux intègrent cette dimension dans les textes dans lesquels ils définissent les principes de l'éducation qu'ils entendent donner à leurs élèves (ch. 3 et 5).

\*

On ne peut évidemment pas faire l'économie de la question de la représentativité des cas de figure présentés dans ce livre. Le domaine de l'éducation privée permet difficilement de constituer des séries (ce qui serait, dans de nombreux cas, possible pour l'éducation publique), échappant donc largement à l'étude statistique. Cela ne veut pas dire pour autant qu'on doit regarder ces cas comme isolés et résistant à toute généralisation. Il est certainement justifié de considérer le degré de « normalité » du discours des acteurs, plus ou moins accepté par leurs interlocuteurs sociaux, comme une indication d'une diffusion plus ou moins large des idées et des pratiques. Les textes qu'on publie, on l'a vu plus haut, font souvent état des tensions qui sont autant de traces de l'irruption de discours et de pratiques en rupture avec ce qui se fait habituellement dans ce milieu.

La perte du pouvoir explicatif des grands modèles interprétatifs redonne toute son attractivité au document d'archives, à la parole brute des acteurs de l'histoire. Les historiens élaborent leurs propres instruments d'analyse détachés des catégories utilisées par les acteurs de l'histoire. Aujourd'hui, ils ont pourtant perdu de leur assurance dans l'usage de leur outillage conceptuel qui n'est plus regardé par beaucoup comme la condition même de leur travail<sup>59</sup>. Dans cette situation, une attention renouvelée à la parole des acteurs de l'histoire et à leur lexique semble être une voie prometteuse. Les auteurs des introductions se sont assigné la tâche de restituer le contexte de cette parole et de proposer une analyse possible des textes publiés ici, dont la richesse dépasse cependant ce qu'un historien peut en dire.

---

<sup>59</sup> Roger Chartier, *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 2009, p. 10.